

qu'en donnant des mœurs aux citoyens, & qu'il est inutile de faire des Loix pour leur ordonner d'être justes, désintéressés & bienfaisans, quand on en fait en même-tems qui excitent notre avarice, & rendent les vices nécessaires. La politique que je regardois comme la science la plus conjecturale & la plus incertaine, j'ai un vif plaisir à voir que ce n'est plus le manège adroit d'un intrigant souple & rusé, qui cherche à tromper en prodiguant les espérances agréables; ou qui prend cent formes différentes, selon le besoin des circonstances, pour sortir d'un embarras & se jeter dans un autre. En me faisant connoître les vues & les intentions de la nature à notre égard; en me montrant à quelles conditions elle nous promet le bonheur, & les moyens qu'elle nous a donnés pour le trouver, vous m'avez appris que la Législation est soumise à des règles aussi sûres que simples: mais peut-être en faut-il conclure que notre mal est sans remède. Puisque le Législateur doit conformer sa conduite à celle de la nature, comment pourrions-nous

encore espérer d'avoir de bonnes Loix? N'importe; continuez, je vous prie, à me communiquer vos lumières; il est curieux de connoître la route que nos peres auroient dû tenir, & si nous étions persuadés que la société n'est malheureuse que par notre faute, peut-être ferions-nous quelques efforts utiles pour nous corriger. Je joignis mes prières à celles de Milord, & en entrant dans une des routes les plus agréables du bois, notre Philosophe continua à nous entretenir.

CHAPITRE II.

La nature a voulu que l'égalité dans la fortune & la condition des citoyens, fût une condition nécessaire à la prospérité des États.

JE consens avec d'autant plus de plaisir, reprit notre Philosophe, à vous exposer mes idées, que vous m'y confirmerez, si vous les approuvez, ou que vos réflexions me retireront de l'erreur, si je me trompe.

Je vous ai parlé, Milord, de nos qualités sociales, & quelque prévenu que vous fussiez en faveur de la fausse politique que les hommes ont substituée à celle de la nature, vous n'avez pu vous empêcher de sentir combien il importe aux Etats que ces qualités détournées de leur destination, ne se dégradent ou ne dégèrent en des passions dangereuses. Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne suffit point pour guider un Législateur; s'il veut ne point s'égarer, il doit examiner si la nature ne nous a point fourni elle-même les moyens de conserver nos qualités sociales dans leur pureté. Elle est trop sage, sans doute, & trop bienfaisante pour y avoir manqué; & nous devons de notre côté être assez raisonnables pour nous soumettre sans peine aux conditions qu'elle nous a imposées. Ce n'est point dans les Loix d'Angleterre, de Suede, de France ou d'Allemagne, que j'étudie les devoirs du Législateur; je descends encore, Milord, dans les abîmes de mon cœur; j'étudie mes divers sentimens, j'examine leurs rapports, leur liaison, & je crois découvrir que

la

la nature destine les hommes à être égaux. Il me semble que c'est à l'égalité qu'elle a attaché la conservation de nos qualités sociales & le bonheur; & j'en conclus que le Législateur ne se donnera que des peines inutiles, si toute son attention ne se porte d'abord à établir l'égalité dans la fortune & la condition des citoyens.

Plus j'y réfléchis & plus je suis convaincu que l'inégalité des fortunes & des conditions décompose, pour ainsi dire, l'homme, & altère les sentimens naturels de son cœur; parce que des besoins superflus lui donnent alors des desirs inutiles pour son bonheur véritable, & remplissent son esprit des préjugés ou des erreurs les plus injustes & les plus absurdes. Je crois que l'égalité, en entretenant la modestie de nos besoins, conserve dans mon ame une paix qui s'oppose à la naissance & aux progrès des passions. Par quelle étrange folie mettrions-nous de la recherche, de l'étude & du raffinement dans nos besoins, si l'inégalité des fortunes ne nous avoit accoutumés à regarder cette délicatesse ridicule comme une

C

preuve de supériorité, & n'eût valu par-là une sorte de considération ? Pourquoi m'aviferois-je de regarder comme au dessous de moi un homme qui m'est peut-être supérieur en mérite ; pourquoi affecterois-je quelque préférence ; pourquoi prétendrois-je avoir quelque autorité sur lui, & ouvrerois-je ainsi la porte à la tyrannie, à la servitude & à tous les vices les plus funestes à la société, si l'inégalité des conditions n'avoit ouvert mon ame à l'ambition, comme l'inégalité des fortunes l'a ouverte à l'avarice ? Il me semble que c'est l'inégalité seule qui a appris aux hommes à préférer aux vertus bien des choses inutiles & pernicieuses. Je crois qu'il est démontré que dans l'état d'égalité rien ne seroit plus aisé que de prévenir les abus & d'affermir solidement les Loix. L'égalité doit produire tous les biens, parce qu'elle unit les hommes, leur élève l'ame & les prépare à des sentimens mutuels de bienveillance & d'amitié ; j'en conclus que l'inégalité produit tous les maux, parce qu'elle les dégrade, les humilie & sème entr'eux la division & la haine.

Si j'établis des citoyens égaux, qui ne considèrent, dans les hommes, que les vertus & les talens, l'émulation se tiendra dans de justes bornes. Détruisez cette égalité, & sur le champ l'émulation se changera en envie & en jalousie, parce qu'elle ne se proposera plus une fin honnête.

Pour se convaincre de la vérité de ces réflexions, il suffit d'étudier le jeu de nos passions, d'examiner avec quelle adresse & quelle diligence elles profitent de tous leurs avantages ; & comment en se heurtant, se choquant, s'irritant, elles parviennent à nous dominer. Voyons ensuite ce qui se passe autour de nous ; moins il subsiste d'égalité dans un Etat, & plus j'y découvre de vanité, de bassesse, de dureté, d'avarice & de tyrannie. L'éducation a beau nous apprendre à déguiser ces sentimens, ils transpirent de toutes parts, je les reconnois tous les jours sous le masque dont ils se couvrent, & ils n'attendent qu'une occasion importante pour se montrer sans pudeur. Il y a, Milord, quelques ames privilégiées à qui la nature semble avoir

imprimé d'une manière plus forte les qualités sociales. Comment sont-elles parvenues à se préserver de la contagion générale? Je voudrois que la personne chez qui nous nous trouvons nous dit son secret; mais je le devine. C'est par le secours d'une raison cultivée & éclairée qui lui fait mépriser tous les préjugés que donnent de grandes richesses, de grands titres & une haute naissance. L'égalité lui est chère, parce qu'elle n'a pas besoin des misérables distinctions que nous avons imaginées, pour être distinguée.

Mais quelques exceptions dont on est étonné, ne détruisent point une règle générale; & le genre humain se livrera toujours aux vices que doit produire l'inégalité. Dès qu'on suppose des richesses inégalement partagées, peut-il se faire que les plus riches ne s'abandonnent pas au conseil d'une paresse enchanteresse? Sera-t-on oisif sans imaginer de nouveaux plaisirs & de nouvelles commodités? Aura-t-on une délicatesse un peu recherchée, sans y mettre un certain prix, une certaine valeur? Et com-

mencera-t-on à s'estimer si follement, sans commencer à mépriser ceux qui seront restés dans leur première simplicité? Remarquez qu'il ne peut point y avoir d'inégalité dans la fortune, sans qu'il n'y ait des riches, & par conséquent des pauvres. Ceux-ci ne vendront-ils pas leurs services aux autres, & leur ame ne sera-t-elle pas humiliée? Ne jugeons pas de ce commencement de corruption par les abus médiocres qu'il produit d'abord, mais par l'avenir malheureux qu'il annonce. Vouloir donner des bornes à ce qui est mal, dit un des plus grands hommes de l'antiquité, c'est prétendre qu'un fou qui se précipite du rocher de Leucade, sera le maître, s'il le veut, de se retenir au milieu de sa chute. Pour peu qu'on s'écarte de la raison, les passions se poussent & s'avancent avec une extrême vitesse. Dès qu'on commence à leur obéir, on se plaît à ne leur point résister: Cicéron a raison, & nos maux sont sans remède.

Suivez, je vous prie, cette chaîne de tous nos vices, dont le premier anneau tient à l'inégalité des fortunes.

Dès que les richesses donneront quelque considération, il faut que les riches s'effayent à usurper l'autorité publique. Comment voudriez-vous que la pauvreté si humble & si vile, pût les retenir? Si l'ambition se conduit à l'égard des pauvres avec quelques ménagemens, son succès est certain. L'Etat se trouve dans le despotisme avant que de s'en appercevoir, & l'imbécillité du peuple éternisera sa servitude. Si l'inégalité des fortunes est assez grande pour que les riches, plus entreprenans & plus audacieux, aspirent ouvertement à la tyrannie; vous verrez que les pauvres, soit parce qu'ils ne sont pas encore familiarisés avec le joug, soit parce qu'ils sont révoltés par une injure nouvelle, se souleveront & feront un effort en faveur des droits de l'humanité. De-là cette foule de dissensions, de querelles, de conjurations, de guerres civiles & de révolutions, qui, après avoir déchiré la République, causent sa ruine.

Si quelque hasard favorable suspend ces agitations, & que les partis ennemis paroissent se réconcilier;

l'Etat sera plus ou moins heureux, suivant que les Loix, dont on sera convenu, rapprocheront plus ou moins les citoyens de l'égalité. Si cette égalité n'est pas entière, le feu n'est point éteint, il n'est que caché sous la cendre, & vous devez vous attendre à de nouveaux incendies. Les richesses sont-elles enfin parvenues à établir l'Aristocratie? Ce Gouvernement ne subsistera qu'autant que la fortune des tyrans du peuple sera égale. Si les uns acquièrent de grandes richesses, tandis que les autres resteront dans leur première médiocrité, les mêmes troubles qui ont détruit le pouvoir du peuple, détruiront l'autorité des Aristocrates. Chaque jour le Gouvernement sera confié à un moins grand nombre de mains. Il se forme des complots, des partis & des ligues. Dejà l'Oligarchie est établie; & les passions, qui ont uni quelques tyrans, ne tarderont pas à les diviser. Après avoir soumis de concert la République, chacun d'eux voudra soumettre ses collègues. Celui qui prendra l'ascendant, va établir sa puissance en faisant périr

tout ce qui lui porte ombrage. Aux Loix détruites succède une volonté aveugle & arbitraire, & des hommes qui s'étoient réunis en société pour être heureux, sont poussés par degrés de malheurs en malheurs toujours plus grands, & subissent enfin sous des Empereurs, tantôt insensés, tantôt imbécilles, tantôt cruels, tantôt injustes, & toujours accablés du poids de leur pouvoir, le châtimement qu'ils ont mérité en s'écartant des vues de la nature.

Tels sont en partie les maux que nous avons rassemblés sur nos têtes, depuis que l'inégalité des fortunes ne nous a plus permis d'avoir des Loix impartiales. Vous êtes trop instruit, Milord, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans des détails. Vous parlerai-je de la mendicité, qui déshonore aujourd'hui l'Europe, comme l'esclavage a autrefois déshonoré les Républiques des Grecs & des Romains? Ce n'étoit pas, sans doute, assez des malheurs domestiques que nous nous sommes faits; les Nations se sont armées les unes contre les autres, & tous les droits de l'humanité ont été

violés. Des terres, dit Platon, qui suffisoient à des citoyens qui ne connoissoient dans l'égalité que les besoins simples & peu nombreux de la nature, ne purent plus suffire à l'entretien d'une société à qui l'inégalité des fortunes avoit appris à estimer les richesses, le luxe & les voluptés. Il parut avantageux de piller ses voisins, & parce que le pillage étoit utile, il fut bientôt plus honoré que la justice dont on n'eut dès-lors que des idées fausses. Nous nous fîmes deux poids & deux mesures; & à la honte de notre raison, les riches infligèrent peine de mort contre le vol, parce qu'ils pouvoient être volés; & approuvèrent les conquêtes, parce qu'ils étoient eux-mêmes les voleurs des Nations.

Mais de grace, Milord, je vous demande encore un moment d'audience, & vous me ferez ensuite toutes les objections qu'il vous plaira. Permettez-moi d'ajouter que ce n'est point en faisant un tableau des défords que l'inégalité a causés, que je me borne à prouver que l'égalité est nécessaire aux hommes. La nature en

avoit fait une Loi à nos premiers Peres, & elle avoit déclaré ses intentions d'une manière si claire qu'il étoit impossible de les ignorer. En effet, qui peut nier qu'en sortant de ses mains, nous ne nous soyons trouvés dans la plus parfaite égalité. N'a-t-elle pas donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes besoins, la même raison? les biens qu'elle avoit répandus sur la terre, ne leur appartenoient-ils pas en commun? Où trouverez-vous un principe d'inégalité? Avoit-elle établi à chacun un patrimoine particulier? Avoit-elle placé des bornes dans les champs? Elle n'avoit donc pas fait des riches & des pauvres. Avoit-elle privilégié quelques races par des bienfaits particuliers, comme nous voyons que pour établir l'empire des hommes sur les animaux, elle nous a doués de plusieurs qualités supérieures? Elle n'a donc pas fait des grands & des petits: elle n'a donc pas destiné les uns à être les maîtres des autres.

Ce n'est pas tout, pour affermir cette précieuse égalité, la nature n'avoit-elle pas placé dans le cœur humain un sentiment de noblesse,

d'élévation & de liberté, qui devoit la défendre & la protéger? Avec quelle énergie ce penchant de l'ame ne se montre-t-il pas encore chez les Nations libres? Quoiqu'émouffé & expirant dans les pays despotiques, les esclaves eux-mêmes ne le retrouvent-ils pas en quelque sorte dans le fond de leur cœur, quand on leur fait une injure à laquelle l'habitude de leur misère ne les a pas accoutumés? Avec quelle force ce sentiment, que plusieurs siècles de servitude & de tyrannie n'ont pu détruire, devoit-il se montrer à la naissance des choses? Plus l'égalité étoit nécessaire pour rendre les hommes heureux, plus il étoit digne de la sagesse de la nature de prendre des précautions pour la conserver. Tandis qu'il est si aisé d'abuser, comme je l'ai dit, de nos qualités sociales; tandis que toujours voisines de quelque vice, elles peuvent si facilement se dénaturer; je vois, au contraire, que la Providence n'a pas permis que le sentiment de l'égalité pût être outré. Plus il sera vif, plus il contribuera au bonheur. Jamais il ne peut dégénérer

& devenir un vice, parce qu'il ne peut jamais être injuste; & que ne nous éloignant pas moins de la tyrannie que de la servitude, il unit les hommes & ne leur donne qu'un même intérêt. Le sentiment de l'égalité n'est pas autre chose que le sentiment de notre dignité; c'est en le laissant affoiblis que les hommes sont devenus esclaves, & ce n'est qu'en le ranimant qu'ils deviendront libres.

Si vous vous étiez borné, dit Milord à notre Philosophe, à proscrire la monstrueuse inégalité qui s'est introduite dans presque tous les Etats de l'Europe, personne, je crois, n'auroit pu combattre vos réflexions; mais vous demandez une égalité rigoureuse, & vos argumens ne me persuadent pas. Si la nature nous a donné d'une main l'égalité, il me paroît qu'elle l'a retirée de l'autre. Il est difficile de se persuader que si la Providence avoit eu si fort à cœur la conservation de notre prétendue égalité, elle n'eût pas trouvé, dans les trésors de sa bonté, de sa sagesse & de sa puissance infinies, des moyens certains de la conserver. Vous me parlez

de nos mêmes organes, de nos mêmes besoins, de nos mêmes droits aux productions spontanées de la terre, & j'en conviens; mais nous avons des inclinations différentes & des forces & des talens inégaux. N'en faut-il pas conclure que cette égalité dans laquelle le genre humain a été créé, n'étoit, & ne pouvoit être, qu'un état de passage? Tout sort brut & informe des mains de la nature, & c'est à l'art des hommes qu'il appartient de perfectionner ses ouvrages. Si l'état dans lequel nous sommes nés est un état dont nous ne puissions nous écarter sans contrarier les vues de la Providence; pourquoi n'en est-il pas de notre indépendance comme de notre égalité? Toutes deux sont des présens de la nature; pourquoi puis-je renoncer à l'un, pourquoi faut-il que je conserve l'autre? Si nous sommes destinés à former des sociétés; si nous devons faire des Loix pour ajouter une nouvelle force à celles de la nature; s'il faut créer des Magistrats pour veiller à l'observation de ces Loix; je conclurai de toutes ces vérités, qui sont certaines, que nous ne sommes pas appelés par la nature à vivre dans